



*À la Bibliothèque de l'Institut,
du 23 mai au 2 août 2013*

Présentation de documents sur le thème :

Le Septième Fauteuil de l'Académie française

Le 23 mai 2013, Monsieur Jules HOFFMANN a été reçu sous la Coupole au septième fauteuil de l'Académie française, et a fait l'éloge de Jacqueline de ROMILLY.

Dix-neuvième titulaire de ce fauteuil, il y fut précédé par des personnalités variées, évoquées ici par des ouvrages et documents choisis dans le fonds de la Bibliothèque de l'Institut, qui réunit les bibliothèques des cinq Académies composant l'Institut de France¹.

1. Jean CHAPELAIN. 1595-1674. Admis à l'Académie française dès 1634. Il fut l'un des quatre premiers membres de l'Académie des Inscriptions et Médailles.

Homme de lettres.



Jean Chapelain était ami de Conrart – fondateur de l'Académie française – et disciple de Malherbe ; il fréquentait de l'hôtel de Rambouillet et le salon de Madame de Scudéry.

Son rôle à l'Académie fut très important : il rédigea le plan de ses travaux et celui du Dictionnaire, participa à la rédaction des statuts ; composa *Les Sentiments de l'Académie sur le Cid*. Ce fut lui qui, dans une conférence devant Richelieu sur les pièces de théâtre, posa la règle des trois unités de temps, de lieu et d'action.

¹ Seul un choix d'ouvrages est présenté dans l'exposition. Pour avoir connaissance de tous les titres conservés à la bibliothèque, il convient de se reporter au catalogue, consultable en partie en ligne (www.bibliotheque-institutdefrance.fr) et en partie sur place, sous forme papier.

Colbert lui demanda, en 1662, une liste des savants français et étrangers susceptibles de recevoir des gratifications de Louis XIV. Chapelain choisit soixante savants, dont quinze étrangers et quarante-cinq français.

Sa première œuvre poétique fut *La Pucelle*, poème en vingt-quatre chants, dont douze seulement furent imprimés.

Il fut l'un des quatre premiers membres de l'Académie française choisis pour composer l'Académie des Médailles ou « petite Académie », future Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

❖ Jean CHAPELAIN et Valentin CONRART, *Les sentimens de l'Academie françoise sur la tragi-comedie du Cid*. Paris, chez Jean Camusat. 1638. In-8. Reliure veau blond 19^e signée Petit, triple filet d'encadrement, dos orné, tranches dorées. 8° AA 54 E Réserve.

Pierre Corneille ayant été critiqué pour sa pièce *Le Cid*, représentée en 1636-1637, Richelieu demanda à l'Académie française d'arbitrer la querelle. Chapelain fut l'un des trois commissaires choisis par l'Académie pour examiner la pièce et il rédigea les conclusions qui furent présentées à Richelieu. Corneille fut déçu par le jugement de l'Académie qui le blanchit de l'accusation de plagiat mais désapprouva certains aspects de l'intrigue, jugés scandaleux. La Querelle du Cid contribua à faire reconnaître l'autorité de l'Académie qui élaborait à cette occasion une norme linguistique et esthétique.

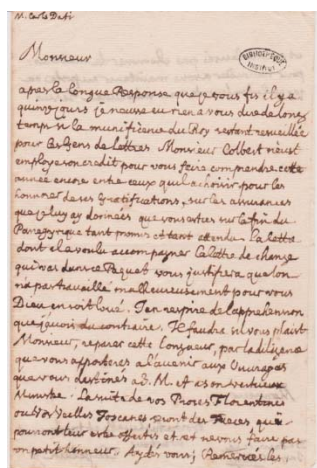


❖ Jean CHAPELAIN, *La Pucelle ou la France délivrée. Poème héroïque. Troisième édition*. Paris, Augustin Courbé, 1657. 8° Q 400.

Provenance : A. Moriau, parlementaire parisien du XVIII^e siècle.

❖ Jean CHAPELAIN, *Lettre à Carlo DATI*. Paris, janvier 1669. Manuscrit autographe. Ms 2717 (faut.7).

Carlo Dati (1619-1676) était un philologue italien, secrétaire de l'Accademia della Crusca à Florence, avec lequel Chapelain avait des échanges réguliers. Cette lettre lui annonce le versement d'une gratification royale, consentie par Colbert à la demande de Chapelain, car Dati prépare – avec lenteur – un panégyrique de Louis XIV. Chapelain demande à Dati de faire preuve de davantage de célérité dans l'envoi de ses œuvres à Louis XIV et à son ministre.

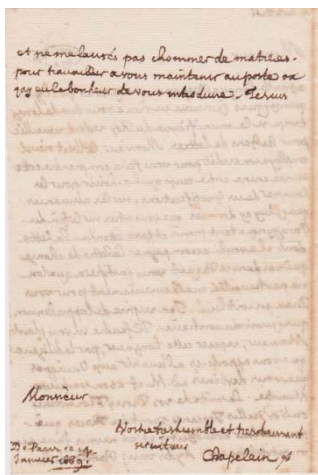


« Monsieur,

Après la longue réponse que je vous fis il y a quinze jours, je n'eusse rien à vous dire de longtemps si la munificence du Roy s'étant réveillée pour les gens de lettres, Monsieur Colbert n'eût employé son crédit pour vous faire comprendre cette année encore entre ceux qu'il a choisis pour les honorer de ses gratifications, sur les assurances que je lui ai données que vous êtes sur la fin du panégyrique tant promis et tant attendu.

La lettre dont il a voulu accompagner la lettre de change qui va dans ce paquet vous justifiera que l'on n'a pas travaillé malheureusement pour vous, Dieu en soit loué. J'en respire de l'appréhension que j'avais du contraire.

Il faudra s'il vous plaît, Monsieur, réparer cette longueur par la diligence



que vous apporterez à l'avenir aux ouvrages que vous destinez à S.M. et à son vertueux Ministre. La suite de vos Proses Florentines, ou vos Veilles Toscanes, seront des pièces qui pourront leur être offertes et ne vous faire pas un petit honneur.

Aidez-vous ! Remerciez-les et ne me laissez pas chômer de matières pour travailler à vous maintenir au poste où j'ai eu le bonheur de vous introduire.

Je suis, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur, Chapelain.

Paris, janvier 1669. »

2. Isaac de BENSERADE. 1612-1691. Élu à l'Académie française en 1674.

Poète et dramaturge.



Protégé par le cardinal de Richelieu, puis par la reine mère et Mazarin, Isaac de Benserade fut l'une des incarnations de la préciosité et adulé par les milieux mondains. Il tirait une partie de ses revenus de la charge de maître des Eaux et Forêts de Lyons-la-Forêt, qu'il avait héritée de son père. Ce dernier, d'origine protestante, s'était converti au catholicisme. Malgré les pressions répétées au cours de sa jeunesse, Benserade n'abandonna jamais son prénom biblique, qui marquait les origines huguenotes de sa famille.

Il avait à peine vingt-trois ans lorsque sa première tragédie, *Cléopâtre*, fut jouée à l'hôtel de Bourgogne. Il composa ensuite de nombreuses pièces légères, mais il connut surtout le succès grâce à des divertissements de cour dont il fut l'ordonnateur pendant vingt-cinq ans. Entre 1651 et 1681, il composa une vingtaine de ballets, dont il fit un véritable genre littéraire, coopérant avec Molière, Lully et d'autres. Diseur de bons mots, à la fois familier et arrogant, il était réputé pour ses impertinences et pour ses épigrammes, qui lui valurent beaucoup de succès, mais également quelques bastonnades.

Il connut ses premiers échecs littéraires, à la fin de sa carrière, avec *les Métamorphoses* d'Ovide, que Louis XIV lui avait demandé de mettre en rondeaux, et les *Fables* d'Ésope, adaptées en quatrains. Il demeura alors dans sa propriété de Gentilly, qu'il ne quitta plus.

❖ Isaac BENSERADE, *Labyrinthe de Versailles*. Gravures en pleine pages de Sébastien LE CLERC. Paris, Imprimerie royale, 1679. In-8°. 8° X 939.

Interprétation en vers par BENSERADE des fables d'Ésope représentées dans les 38 fontaines du Labyrinthe du parc du château de Versailles. Chaque fontaine, ornée de sculptures animalières en plomb polychrome, de rocailles et de coquilles, illustrait un épisode tiré des fables d'Ésope. Le Labyrinthe fut détruit en 1775.

Reiure maroquin brun. Encadrement de dentelles. Tranches dorées. Provenance : A. Moriau, parlementaire parisien, XVIII^e s.

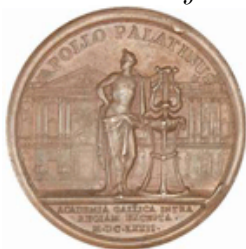




Ouvert à la page de la médaille « **Le Roy protecteur de l'Académie française** » (p. 119).

« Lorsque Louis XIII établit l'Académie française par les lettres patentes, qui lui accordent de grands privilèges, il déclara le cardinal de Richelieu Protecteur de cette illustre compagnie, et le cardinal toute sa vie lui accorda une singulière protection. L'Académie, après l'avoir perdu élit à la place le Chancelier Séguier, personnage d'un mérite extraordinaire et l'un des quarante qui la composaient.

Mais le Chancelier étant mort, tous les Académiciens, d'un commun consentement, résolurent de ne plus reconnaître de Protecteur que le roi même et Sa Majesté ne dédaigna pas d'agréer leur résolution. Cette insigne faveur fut également utile et glorieuse à la Compagnie. Le roi la combla aussitôt de ses grâces et ordonna qu'elle tiendrait désormais ses séances dans le Louvre, où il lui donna un appartement magnifique, et tout ce qu'elle pouvait désirer pour la commodité de ses assemblées. Les bontés de Sa Majesté pour elle ont toujours augmenté depuis et l'ont enfin portée au degré de splendeur où on la voit aujourd'hui.



Médaille : **Le Roi protecteur de l'Académie française.**
Non exposée.

C'est le sujet de cette médaille. Apollon tient sa lyre appuyée sur le trépied d'où sortaient ses oracles. Dans le fond paraît la principale face du Louvre. La légende APOLLO PALATINUS signifie Apollon dans le Palais d'Auguste, et fait allusion au temple d'Apollon bâti dans l'enceinte du palais de cet empereur. L'exergue ACADEMIA GALLICA INTRA REGIAM EXCEPTA MDCLXXII, l'Académie française dans le Louvre, 1672 »

❖ Étienne PAVILLON, *Discours prononcé le 17 décembre 1691 par Monsieur Pavillon, lorsqu'il fut reçu à la place de Monsieur De Benserade* dans *Recueil des harangues prononcées par Messieurs de l'Académie française dans leurs réceptions...* Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1698. 4° AA 24, p.592.

4. Fabio BRULART DE SILLERY. 1655-1714. Élu à l'Académie française en 1705 et membre honoraire de l'Académie des Inscriptions (1701).

Homme d'Église.



Fabio Brulart de Sillery était l'arrière-petit-fils de Nicolas Brulart, marquis de Sillery (1544-1624), chancelier de France. Filleul du pape Alexandre VII à qui il dû son surnom italien, il fit des études de grec et d'hébreu, et reçut le titre de docteur à l'âge de 26 ans. Député à l'assemblée du clergé de 1685, il fut évêque d'Avranches en 1689, puis, par permutation avec Huet, de Soissons de 1692 à 1714.

Il n'a laissé que peu d'écrits : quelques poésies, des dissertations, une harangue à Jacques II d'Angleterre, un catéchisme, ainsi que des textes réunis avec ceux d'Antoine Arnauld et

François Lamy par Dominique Bouhours en 1700 sous le titre *Réflexions sur l'éloquence*. Il fut membre honoraire de l'Académie des Inscriptions (1701) et de l'Académie de Soissons.

❖ Fabio BRULART DE SILLERY, *Discours prononcé le 7 mars 1705 par Monsieur Brulart de Sillery, évêque de Soissons* lorsqu'il fut reçu à la place de Monsieur Pavillon. 8° AA 54 Réserve.

« Messieurs, Où trouverai-je des termes pour vous marquer ma reconnaissance ? Vous m'associez à une compagnie composée de tout ce qu'il y a de gens recommandables par les talents de l'esprit et par la réputation que donnent les excellents ouvrages, anoblies par un grand nombre de personnes tirées des premiers Ordres de l'État [...] C'est une entreprise qui demande, et beaucoup de temps, et beaucoup de travail que celle de défricher une Langue, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que celle de lui donner une consistance permanente. Dans quels détails, dans quelles minuties même une telle entreprise n'obligera-t-elle pas d'entrer ? Et y a-t-il rien de si ennuyeux, de si dégoûtant que la discussion de ces sortes de minuties ? C'est toutefois un préliminaire nécessaire absolument... »

5. Henri-Jacques NOMPAR de CAUMONT, duc de LA FORCE. 1675-1726. Élu à l'Académie française en 1715 et à l'Académie des sciences en 1718.

Duc et pair.

Enlevé à ses parents huguenots et élevé au collège des Jésuites, Henri-Jacques de Caumont devint un fougueux persécuteur des protestants dans le Sud-Ouest. Reçu en 1715 à l'Académie Française, il fut nommé en 1716 vice-président du Conseil des finances, puis membre du Conseil de régence. Intimement lié à John Law, il favorisa l'adoption de son système, dans lequel il se compromit ; il fut poursuivi comme accapareur par le Parlement et sévèrement blâmé par un arrêt de 1721. Henri-Jacques de Caumont étant mort sans postérité, le duché de La Force passa à son frère.

Il fut fondateur et protecteur de l'Académie de Bordeaux, et Saint-Simon le représente comme un homme instruit et spirituel.

❖ *Bibliotheca Fortiana, seu Catalogus librorum Bibliothecae Illustrissimi DD. Henrici Jacobi Nompar de Caumont Ducis de la Force, et Paris Franciae*. Paris, J.A.Robinot-R. Morel, 1727. 8° AA 1895. Provenance : A. Moriau, parlementaire parisien du XVIII^e siècle.

Le catalogue de la vente de la bibliothèque de Henri-Jacques de Caumont La Force, dispersée aux enchères le 14 août 1727, comprend 1800 numéros (853 in folios, 609 in-4° et 338 in-8°) dont 74 sont des ouvrages manuscrits.



❖ Ouvrages reliés aux armes de Henri-Jacques de Caumont La Force provenant d'A. Moriau, parlementaire parisien du XVIII^e siècle.

- Fragment d'un manuscrit des quatre Évangiles, en grec. XVI^e siècle. Ms 536 (n° 595 du catalogue de la vente).
- *Liber de informatione principis*, par un anonyme, frère prêcheur. XV^e s. Manuscrit sur parchemin. Ms 608 (n° 809 du catalogue de la vente).

6. Jean-Baptiste de MIRABAUD. 1675-1760. Élu à l'Académie française en 1726. Secrétaire perpétuel de 1742 à 1755.

Homme de lettres.

Jean-Baptiste de Mirabaud fit ses études chez les Oratoriens et participa comme soldat à la bataille de Steinkerque en 1692. S'étant lié d'amitié avec Jean de La Fontaine, il composa des ouvrages de littérature, d'histoire et de philosophie, mais négligea de les faire publier. La duchesse d'Orléans le nomma secrétaire de ses commandements et lui confia l'éducation de ses deux filles. En 1724, il publia une traduction de *La Jérusalem délivrée* du Tasse, qui suscita l'admiration et lui valut d'être élu deux ans plus tard à l'Académie française. En 1741, sa traduction du *Roland furieux* de l'Arioste reçut un accueil mitigé. Devenu secrétaire perpétuel de l'Académie en 1742, il démissionna de ce poste en 1755 lorsqu'il se sentit atteint par l'âge.

❖ **Jean-Baptiste de MIRABAUD, traduction de : *Jérusalem délivrée, poème héroïque du Tasse, nouvellement traduit en françois*.** Paris, Barois, 1735. 4 volumes. 8° Q 694. Provenance : A. Moriau, parlementaire parisien du XVIII^e siècle.

Mirabaud ouvre le volume par une épître au duc d'Orléans, « premier Prince du sang », son protecteur : «... *nourri dans le sein des Muses, élevé sous les yeux d'un père qui en était également le protecteur et le favori, on sait, Monseigneur que la finesse de votre goût surpasse encore l'étendue des connaissances que vous avez acquises et dans les Sciences et dans les Beaux-Arts, et que la Nature vous a prodigué les dons qu'elle est accoutumée à répandre dans votre auguste famille. C'est à un Prince dont l'esprit est si éclairé, dont le goût est si délicat, que j'avais envie de plaire...*

❖ **Jean-Baptiste de MIRABAUD, traduction de : *Roland furieux, poème héroïque de l'Arioste, traduction nouvelle*.** La Haye, Pierre Gosse, 1741. 4 volumes. 8° Q 689. Provenance : A. Moriau, parlementaire parisien du XVIII^e siècle.

❖ En illustration de l'époque : **F. BAILLIEUL fils, *Plan de Paris, ses faubourgs et ses environs*.** Paris, Bailleul, 1736. Plan gravé, paru une première fois en 1722. Les enceintes successives de Paris sont soulignées à l'aquarelle. Fol X388*. (2, 70).

7. Claude-Henri WATELET. 1718-1786. Élu à l'Académie française en 1760. Associé libre de l'Académie de peinture et de sculpture.

Artiste et homme de lettres.

Watelet fut à la fois peintre, aquafortiste, graveur, collectionneur, critique d'art, poète didactique et auteur dramatique. Il partit dès l'âge de dix-neuf ans pour l'Italie, où il fréquenta les élèves de l'Académie de France à Rome. De retour en France, il hérita de son père la charge de receveur général des Finances de la généralité d'Orléans, fonction qui lui procura des revenus considérables et lui permit de s'adonner à sa passion pour les arts. Il collabora à *l'Encyclopédie* pour les arts du dessin, de peinture et de la gravure. Il écrivit des pièces de théâtre en vers et en prose, dont deux seulement semblent avoir été jouées. En 1760, il publia un poème didactique, *L'Art de peindre*, qui lui valut d'entrer la même année à l'Académie française. Il entreprit aussi de traduire *La Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux*, qu'il laissa toutefois inachevés.

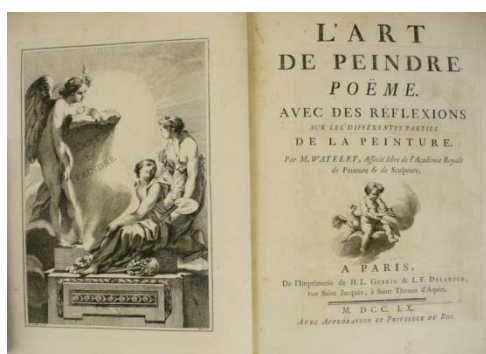
Son œuvre majeure, l'*Essai sur les jardins*, qui parut en 1774, est en grande partie la description du Moulin-Joly, une propriété que Watelet acquit en 1750 et aménagea sur les bords de la Seine à Colombes. C'est l'un des tout premiers « jardins pittoresques », dits aussi « anglo-chinois », destinés à remplacer peu à peu les jardins classiques, dits « à la française ».



Vue intérieure d'un jardin anglois, appelé le Moulin Joly à deux lieues de Paris, appartenant à Mr Watelet, receveur général des Finances.

Dernier ouvrage de Watelet, le *Dictionnaire des beaux-arts* fut publié dans le cadre de la vaste *Encyclopédie Méthodique* éditée par Charles-Joseph Panckoucke entre 1783 et 1832. Y sont définies les notions et décrites les techniques de la peinture, de la sculpture et de la gravure. La santé de Watelet déclina au moment où le premier volume fut envoyé à la presse, en 1788. Panckoucke fit alors appel à Pierre-Charles Levesque, qui parvint, avec l'aide d'autres collaborateurs, à compléter l'ouvrage et à assurer la publication du deuxième volume en 1791. Une deuxième édition en cinq volumes, intitulée *Dictionnaire de arts de peinture, sculpture et gravure*, parut en 1792.

Le médecin anatomiste Félix Vicq d'Azyr, qui fut également de l'Académie française, décrivit ainsi les dernières années de Watelet : « M. Watelet s'aperçut, dans ses dernières années, que le travail des lettres le fatiguait beaucoup ; il y substitua celui des arts. Tantôt il dessinait ; tantôt il gravait à la manière de Rembrandt, dont il se flattait d'avoir découvert le procédé, dont au moins il savait rendre quelques effets. S'étant affaibli davantage, il se contenta de modeler en cire ; plus faible encore, il parcourait ses portefeuilles, il conversait avec de jeunes artistes dont le feu le ranimait, & proportionnant toujours ces nuances de plaisir à l'état de ses forces, il n'en cessa d'en goûter les charmes qu'au moment où ses sens refusèrent de lui en transmettre les impressions. Il s'éteignit ainsi d'une manière insensible au milieu de ces jouissances, & il expira sans douleur, en croyant s'endormir, le 12 janvier 1786. »



❖ Claude-Henri WATELET, *L'art de peindre. Poème. Avec des réflexions sur les différentes parties de la peinture*. Paris, de l'imprimerie de H.L. Guérin et L.F. Delatour, 1760. In-4°. 4° Q 137. Provenance : bibl. de l'Université de Paris.

❖ Claude-Henri WATELET, *Essai sur les jardins*. Paris, du fonds de Prault père, Prault, 1774. 8°N 59. Autres ex. « chez Prault, Saillant et Nyon, Pissot » : 8° DM 1295 (2). 8° DM 1579 (fonds Delessert).



❖ Catalogue de la vente de la collection de tableaux de Claude-Henri WATELET, « en son appartement cour du Vieux-Louvre, pavillon de la colonnade à gauche » : *Catalogue de*

tableaux, dessins... le tout provenant du Cabinet de feu M. Watelet, conseiller du Roi, Receveur général des finances d'Orléans, l'un des Quarante de l'Académie française...

Par A.J. Paillet, peintre, 12 juin 1786. 8° Duplessis 371.



Sous le n° 60 est décrit un portrait sur émail du cardinal de Richelieu (fondateur de l'Académie française) par Jean PETITOT. Voir, à gauche, le portrait conservé au Musée du Louvre, qui provient du numismate d'Ennery, et, à droite, celui du Victoria et Albert Museum de Londres.



Watelet possédait aussi un buste de d'Alembert par Félix Lecomte actuellement conservé au Musée du Louvre.

8. Michel-Jean SEDAINE. 1719- 1797. Élu à l'Académie française en 1786. Secrétaire perpétuel de l'Académie d'architecture (1768).

Poète, auteur dramatique.



Sedaine fut obligé d'abandonner ses études à l'âge de treize ans et quitta le collège des Quatre-Nations pour suivre en Berry son père ruiné. Après la mort de son père, il revint à Paris où, pour subvenir aux besoins de sa mère et de ses frères, il gagna sa vie comme aide-maçon puis comme tailleur de pierre. À force d'ardeur et de talent, il parvint à la maîtrise. Il avait complété lui-même son instruction par ses lectures, et s'exerçait, dans ses moments de liberté, à composer des vers.

L'architecte Jacques Buron, frappé de son intelligence et de ses aptitudes, le protégea et lui facilita son entrée dans les lettres ; plus tard, par reconnaissance, Sedaine éleva comme son propre fils le petit-fils de son protecteur, le peintre Jacques-Louis David.

Sedaine commença en 1756 une brillante carrière de librettiste qui dura près de quarante ans. Il est considéré comme le créateur de l'opéra-comique ; ses œuvres les plus célèbres de ce genre sont *Rose et Colas* et *Richard Cœur de Lion*. Fréquentant les cafés littéraires et quelques salons, il se lia avec D'Alembert, qui avait été son condisciple au Collège des Quatre Nations, avec Favart et, surtout, avec Diderot, dont il partageait les conceptions sur l'art dramatique. Pour le théâtre proprement dit, il n'a composé que deux tragédies et deux comédies, qui sont restées célèbres et assurent aujourd'hui l'essentiel de la renommée de leur auteur : *Le Philosophe sans le savoir* (1765) et *La Gageure imprévue* (1768).

Il devint secrétaire de l'Académie royale d'architecture en 1768 et fut élu membre de l'Académie française en 1786, à l'âge de 67 ans. Il fut pensionné par la Convention en 1794, mais bien qu'ayant accueilli favorablement la Révolution française, il récusait le jacobinisme et rompit avec le jeune David. Ceci lui valut de ne pas être élu à l'Institut National lors de la création de ce dernier en 1795.

❖ Michel-Jean-François SEDAINE, *Pièces fugitives de M. S****. Paris, 1752. Reliure basane XIX^e. Roulette à froid d'encadrement. 8° Q 513 B 2.

« *Au lecteur. Un livre sans préface est une femme de condition sans rouge ; cela n'annonce point. Aussi ai-je envie d'en mettre une à ce recueil...* »

❖ Michel-Jean-François SEDAINE, *Rose et Colas, comédie en un acte, prose et musique*, représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le 8 mars 1764. À Besançon, chez Fantet, 1774. 8° N. S. 32974 (n°4).

❖ **Reçu signé par SEDAINE** pour sa rémunération, en tant qu'auteur du *Philosophe sans le savoir*, par le Théâtre de la rue Feydeau. 30 messidor an IV (18 juillet 1796). Ms 2717 (faut.7).

« *Il sera payé, à la caisse du théâtre, au citoyen Sedaine, auteur du Philosophe sans le savoir - 5 actes - la somme de quatre-vingt quinze mille quatre cent quatre-vingt deux livres deux sols neuf deniers pour honoraires d'une représentation du Philosophe sans le savoir, donnée le 18 messidor an 4^e.* »

9. Jean-François COLLIN d'HARLEVILLE. 1755-1806. Nommé à l'Institut national en 1795.

Poète, auteur dramatique.



Jean-François Collin – qui se faisait appeler « Collin d'Harleville » du nom d'une terre qu'il possédait – fut d'abord avocat à Chartres, comme son père, mais en rêvant d'une carrière littéraire.

Il débuta au théâtre avec une comédie, *L'Inconstant*, qui fut suivie, en 1788, par *L'Optimiste*, en cinq actes, puis par *Les Châteaux en Espagne*, en 1789.

L'Optimiste fut vivement attaqué par Fabre d'Églantine, qui accusa l'auteur de propager des sentiments contre-révolutionnaires, en peignant sous des couleurs optimistes la société d'Ancien Régime.

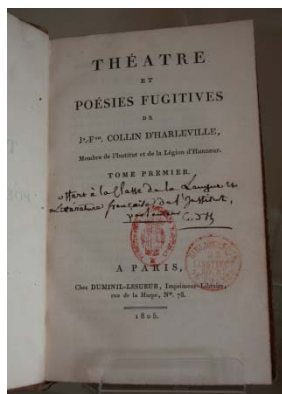
Ces accusations n'affectèrent pas la carrière de l'auteur, qui se faisait désormais appeler Collin-Harleville, portait l'uniforme de commandant de la Garde nationale et faisait des déclarations patriotiques. Il eut un grand succès avec *M. de Crac dans son petit castel* en 1791, avant de triompher en 1792 avec la pièce en cinq actes qui fut aussitôt considérée comme son chef d'œuvre, *le Vieux Célibataire*, qui peint un vieil homme crédule et faible trompé par ses domestiques.

Sous la Terreur, Collin d'Harleville donna des vers pour les grandes fêtes civiques. En 1795, il reçut une gratification de la Convention et fut l'un des premiers membres de l'Institut National (fondé le 25 octobre 1795), où il fut choisi le 15 décembre, dans la Classe de Littérature et Beaux-Arts, dans la section de grammaire, à la place de Garat qui avait refusé ; mais les poètes le réclamèrent et l'élurent dans leur section. Lors de la réorganisation de 1803, il fut nommé membre de la Classe de Langue et Littérature françaises (section de poésie).

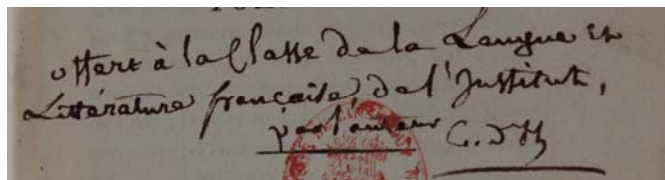
❖ Jean-François COLLIN D'HARLEVILLE, *Les Châteaux en Espagne. Comédie en 5 actes, en vers représentée pour la première fois au Théâtre français, le 20 février 1789 et à Versailles, devant leurs Majestés, le 26 mars suivant*. Paris, Moutard, 1793. In-8. 8° M 3587 (E).

❖ Jean-François COLLIN D'HARLEVILLE, *Melpomène et Thalie, poème allégorique en deux chants, lu à la séance publique de l'Institut national le 15 nivôse, an VII, par*

le citoyen Collin d'Harleville, membre de cet Institut. Paris, impr. Digeon, se vend chez Desenne, an VII (4 janvier 1799). 8° Q 518.



❖ Jean-François COLLIN D'HARLEVILLE, *Théâtre et poésies fugitives*. Paris, Duminil-Lesueur, 1805. 4 vol. 8° Q 626.
Envoi autographe : « Offert à la Classe de Langue et Littérature française de l'Institut par l'auteur C. d'H. »



10. Pierre DARU. 1767-1829. Nommé membre de la deuxième classe de l'Institut national en 1806 et membre libre de l'Académie des Sciences en 1828.

Homme d'État et homme de lettres.



❖ **Portrait gravé de Daru,**
dans Julien-Léopold BOILLY, *Institut royal de France. Recueil de portraits de personnages célèbres faisant partie des quatre différentes classes académiques de l'Institut, lithographiés par Boilly fils*. Paris, Blaisot, vers 1825. 4° N. S. 1039, f 50. Usuel.

Daru est l'homme dont Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène résumait l'éloge en ces termes : « *Il joint le travail du bœuf au courage du lion* ». Né à Montpellier, il était le fils d'un secrétaire de l'intendance de Languedoc et c'est dans cette administration, où le fit entrer son père, qu'il débuta sa carrière sous l'Ancien Régime. Il la poursuivit, sous la Révolution, au ministère de la Guerre, pour lequel il remplit d'importantes missions auprès des armées de Mayence, d'Helvétie ou du Danube. Arrêté durant la Terreur (il commença sa traduction d'Horace en prison), libéré après le 9 thermidor, il fut réintégré en 1795, chef de division en 1796 et fit au ministère la connaissance de Napoléon Bonaparte.

Devenu Premier consul, ce dernier se l'attacha comme sous-inspecteur à l'armée des Alpes, l'envoya participer aux négociations de paix qui suivirent la bataille de Marengo et le nomma aussitôt après secrétaire général du ministère de la Guerre. En 1802, Daru entra au Tribunat. Il organisa le camp de Boulogne l'année suivante. Peu après la proclamation de l'Empire, en 1805, il devint conseiller d'État et intendant général de la liste civile. L'Institut l'accueillit (Classe de Langue et Littérature françaises) en 1806 et, en octobre de la même année, il fut nommé intendant général de la Grande Armée. Entre temps il fut chargé de l'exécution du traité de Presbourg, puis de la mise en oeuvre de la convention conclue avec la Prusse.

L'exécution du traité de Tilsit lui fut à nouveau confiée. 1809 lui apporta un titre de comte, l'intendance générale de la maison de l'Empereur et, l'Autriche vaincue, l'administration provisoire de cette monarchie.

En 1811, Daru devint Secrétaire d'État et se vit confier la garde du trésor particulier de l'Empereur, signe manifeste de la confiance totale que lui accordait Napoléon 1er.

C'est encore lui qui organisa matériellement la campagne de Russie, qu'il désapprouvait pourtant. Il accompagna Napoléon jusqu'à Moscou puis sur la route du retour jusqu'à ce que l'Empereur quitte ses troupes. C'est sur lui, à défaut de l'intendant général en titre, malade, que pesa un temps la responsabilité de faire survivre ce qui restait de la Grande Armée.

Dès son retour, il reçut la mission de pourvoir à l'équipement d'une nouvelle armée de deux cent mille hommes et de lui constituer en Allemagne des bases de ravitaillement. Fin 1813, une troisième armée en trois ans dut être mise sur le pied de guerre.

Ministre de l'administration de la Guerre depuis novembre 1813, Daru accompagna l'impératrice Marie-Louise à Blois en 1814, puis se rallia aux Bourbons une fois ceux-ci remontés sur le trône de France.

Bien que nommé intendant général des armées du roi par Louis XVIII, il revient à Napoléon 1er durant les Cent-Jours, avec le titre de ministre d'État. La seconde Restauration lui ôta toutes ses places, hors son fauteuil de l'Académie française. Pair en 1819, il défendit à la chambre des idées libérales mais se consacra essentiellement à des travaux historiques et littéraires jusqu'à sa mort. Dans son exil à Bourges, il écrivit l'*Histoire de la République de Venise* et l'*Histoire de Bretagne*. Les prix de vertu furent rétablis en 1819 et inaugurés par Daru qui en fit le premier rapport annuel. En 1828, son poème sur l'astronomie le fit admettre comme membre libre de l'Académie des sciences.

❖ **Œuvres complètes d'HORACE**; traduites en vers par P. DARU, de l'Académie Française. 5^e édition corrigée. Paris, chez Janet et Cotelte, 1819. 4 vol. ; In-18. 8° Q 143 A*.

❖ Pierre DARU, ***Histoire de la république de Venise***. Paris, Firmin Didot, 1819. 7 volumes. 8° V 386 B.

❖ Pierre DARU, ***L'Astronomie, poème en six chants***. Paris, Firmin Didot frères, 1830. 8° Q 513 D. Mention manuscrite : « Offert à l'Académie française par le fils de l'auteur ».

❖ Pierre DARU, Longue lettre au docteur PARISSET, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, 14 juin 1827. Manuscrit autographe. 4 f. Ms 4501 (7).

« Monsieur, En lisant avec votre indulgence accoutumée quelques vers que j'ai hazardés sur l'astronomie, votre brillant esprit a cherché à se rendre compte de la nomenclature assez bizarre des constellations. Cette nomenclature n'est ni toute physique, comme peuvent l'être l'Épi et le Verseau, ni toute allégorique, comme le Sagittaire et la Balance, ni purement mythologique comme Calisto, Pégase, Ganimède. Il me semble que ce n'est pas même un système de mnémonique [...] Je ne vous propose ces petits problèmes d'antiquité que dans l'espoir de voir expliquer clairement comment tant de peuples, si éloignés les uns des autres, ont pu s'accorder dans une nomenclature si bizarre. Nous sommes tous d'accord que le Déluge eut lieu l'an 1656 de la création et que l'arche s'arrêta sur le mont Ararat le 6 mai, un mercredi. De l'an 1656 à Orphée, qui fut à peu près le père de l'astronomie chez les Grecs, il n'y a guère que mille ou onze cent ans. Convenez que voilà bien peu de temps pour que la Grande Ourse et le Taureau aient fait tant de chemin... »

11. Alphonse de LAMARTINE. 1790-1869. Élu à l'Académie française en 1829.

Homme de lettres, homme politique.



Né à Mâcon, le 21 octobre 1790, Alphonse de Lamartine fut officier, diplomate, poète, historien, romancier, orateur et homme politique ; il voyagea en Europe et en Orient. Député depuis 1833, il fut membre du Gouvernement provisoire et ministre des Affaires étrangères en 1848 ; il prononça à cette époque des harangues qui contribuèrent à le rendre très populaire ; il fut élu par douze départements à l'Assemblée constituante, mais sa popularité disparut, et il ne put être élu à l'Assemblée législative que dans une élection complémentaire ; candidat à la présidence de la République, il n'obtint qu'un très petit nombre de voix. Il se retira alors définitivement de la politique.

Presque toutes les œuvres de Lamartine sont antérieures à son entrée dans la politique militante : *Les Méditations*, *les Harmonies*, *Jocelyn*, et en prose, *Raphaël et Graziella*, *l'Histoire des Girondins* et le *Voyage en Orient* sont ses chefs-d'œuvre. Lamartine se présenta pour la première fois à l'Académie en 1824 et fut battu par Droz ; l'Académie lui préféra successivement en 1826, Soumet, Guiraud et Brifaut. Il se présenta de nouveau à la mort du comte Pierre Daru, trois candidats se retirèrent devant lui : Viennet, de Pongerville et Salvandy ; Andrieux voulut alors lui opposer le duc de Bassano, exclu depuis 1816 comme Arnault et Étienne que l'Académie venait de recevoir à nouveau, mais Bassano refusa. Il fut reçu par Georges Cuvier le 1er avril 1830. Le discours de Lamartine révéla en lui le prosateur et l'orateur. **Il était le premier romantique entré à l'Académie** et il s'efforça avec Chateaubriand d'y faire entrer Victor Hugo dès 1836 ; il vota toujours pour lui ainsi que pour Alfred de Vigny et Honoré de Balzac. Son éloge n'a pas été prononcé par son successeur.



❖ Alphonse de LAMARTINE, *Harmonies poétiques et religieuses*. Paris, C. Gosselin, 1830. 2 volumes. 8° Schlumberger 611.

❖ Alphonse de LAMARTINE, *Jocelyn. Épisode. Journal trouvé chez un curé de village ...* Paris, C. Gosselin et Furne, 1836. 2 volumes. Collection « Oeuvres de M.A. Lamartine ». 8° Pierre 3271.

❖ Alphonse de LAMARTINE, *Histoire des Girondins*. Paris, Furne et cie, Coquebert, 1847. 8 vol. 8° X 745 T.

❖ Alphonse de LAMARTINE, *Voyage en Orient*. Paris, Firmin Didot, 1849. 4 vol. 8° Erhard 514.

❖ Alphonse de LAMARTINE, *Le passé, le présent, l'avenir de la République*. Paris, au bureau du Conseiller du peuple, 1850. Portrait de Lamartine en frontispice. 8° N.S. 45716. Ex-libris et reliure aux armes de C. de Mandre (1805-1875).

Le Conseiller du peuple était une revue littéraire et politique mensuelle, créée par Alphonse de Lamartine, et publiée d'avril 1849 à octobre 1851.

❖ Alphonse de LAMARTINE, *Méditations poétiques* Paris, Furne et Cie, Charles Gosselin et Cie, 1838. In 12. Md 1303.

Reliure en maroquin noir à décor doré, premier plat marqué des initiales L.V., roulette intérieure, dos long, tranches dorées. Dédicace manuscrite : « À son ami Charles Lévêque, Gustave Lapereau, École normale 2^e année, février 1840. » Legs de Charles Lévêque (1818-1900), professeur de philosophie au Collège de France, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.



❖ Médaillon représentant Alphonse de LAMARTINE jeune, de profil à droite. Bronze. Ovale 11,5 x 7,5 cm. Objet 1011.

12. Émile OLLIVIER. 1825-1913. Élu à l'Académie française en 1870.

Avocat, homme politique, historien.



Né à Marseille, Émile Ollivier fut député républicain de Paris en 1857 et l'un des cinq opposants à l'Empire ; réélu en 1863, il se rapprocha du gouvernement impérial et fut ardemment combattu aux élections de 1869 ; il échoua à Paris mais fut élu dans le Var. Rallié à l'Empire libéral, il devint premier ministre avec le portefeuille de la Justice en 1870 ; c'est sous son ministère que la guerre de 1870 fut déclarée.



Émile Ollivier tomba le 9 août 1870 et son impopularité l'obligea à quitter la France ; il y rentra après la chute de Thiers.

Il était premier ministre lorsqu'il se présenta à l'Académie ; son avènement au ministère et les premières mesures libérales prises par le nouveau gouvernement amenèrent une détente dans les rapports d'une partie de l'opposition avec les Tuileries ; Émile Ollivier, appuyé par Thiers, fut élu le 7 avril 1870 en remplacement de Lamartine. Son élection marqua la fin de l'hostilité que l'Académie avait montrée à l'Empire depuis 1851 ; la guerre ayant éclaté peu de temps après, Émile Ollivier quitta la France sans avoir été reçu solennellement. En 1874, il réclama le droit d'être reçu et il prépara son discours de réception dans lequel il fit entrer des considérations politiques dont Guizot demanda la suppression ; il s'en suivit un pénible

incident et l'ajournement indéfini de la réception solennelle de M. Ollivier qui fut considéré comme reçu.

Ollivier avait quarante-cinq ans lorsque qu'il fut renversé, le 9 août 1870, après les premiers revers français. Il lui restait presque autant d'années à vivre. Il entreprit de rédiger « la retraite dans le siècle », une immense fresque de l'histoire de son époque qu'il intitule *L'Empire libéral, études récits et souvenirs*. Le premier des dix-sept volumes parut en 1894, les autres suivirent au rythme de un par an. La mort ne lui permit pas de terminer le dix-septième volume dont le manuscrit, très avancé, fut complété et publié avec une table analytique par sa femme.

❖ *Portrait photographique d'Émile OLLIVIER* par Eugène PIROU, 1884-1886. Photoglyptie, 28 x 21 cm. Objet 64. Provenance : commande et don d'Henri d'Orléans, duc d'Aumale. Cette photographie appartient à un recueil de photographies des membres de l'Institut contemporains du duc d'Aumale, recueil commandé par ce dernier, qui appartenait à trois Académies sur cinq.

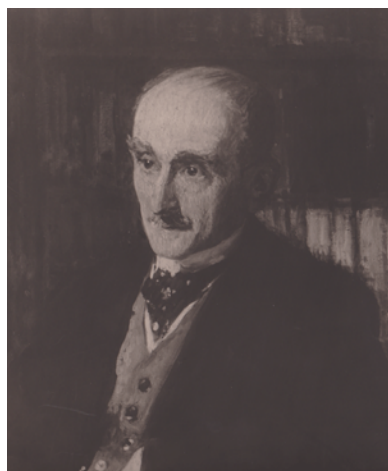
❖ Émile OLLIVIER, *L'empire libéral : études, récits, souvenirs*. Paris, Garnier frères, 1895-1918. 18 vol. 8° X 749 HH 7.

❖ Émile OLLIVIER. *Lamartine : précédé d'une préface sur les incidents qui ont empêché son éloge en séance publique de l'Académie française*. Paris, Garnier frères, 1874. 8° R 297 m*. Lovenjoul 31718.

❖ Émile OLLIVIER. *Le Ministère du 2 janvier. Mes discours*. Paris, Garnier frères, 1875. In-18. 8° R 297 M***. Non exposé.

13. Henri BERGSON. 1859- 1941. Élu à l'Académie française en 1914. Élu dès 1901 à l'Académie des Sciences morales et politiques.

Philosophe.



❖ Photographie d'un portrait d' Henri BERGSON par Jacques-Émile BLANCHE, 1912.

Don à la bibliothèque de Mme Louise Bergson, 5 avril 1941.

Objet 804

(carton hémicycle).

À gauche : détail de la photographie exposée.

À droite : reproduction du tableau original, légué au musée national du château de Versailles en 1962.



Henri Bergson descendait par son père d'une famille juive polonaise, et par sa mère d'une famille juive anglaise. Sa famille vécut à Londres quelques années après sa naissance, et il se familiarisa très tôt à l'anglais avec sa mère. Avant ses neuf ans, ses parents s'établirent en France et c'est à ses 18 ans qu'Henri Bergson est devenu citoyen français.

Il accomplit de brillantes études et remporta notamment le premier prix du concours général de mathématiques. Après avoir hésité entre les sciences et les *humanités*, il opta finalement pour ces dernières, et entra à l'École normale supérieure l'année de ses dix-neuf ans, dans la promotion d'Émile Durkheim et de Jean Jaurès. Il obtint une licence en lettres, puis l'agrégation de philosophie en 1881.

Sa carrière d'enseignant, commencée en province (Angers, Clermont-Ferrand), le conduisit vers des postes de plus en plus prestigieux, aux lycées Louis-le-Grand et Henri IV à Paris, puis dans l'enseignement supérieur à partir de 1897 où il devint maître de conférences à l'École Normale Supérieure. Enfin, aboutissement d'une carrière exemplaire, la chaire de philosophie grecque et latine au Collège de France lui fut attribuée en 1900. Il avait à cette date déjà publié deux de ses œuvres majeures : en 1889, son *Essai sur les données immédiates de la conscience*, titre de sa thèse de doctorat, et en 1896, *Matière et Mémoire*. L'ensemble de son œuvre — qui comporte notamment *L'Évolution créatrice* (1907), et *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932) — s'inscrivait contre le formalisme kantien et les différentes formes de positivisme et de scientisme. S'appuyant sur les connaissances modernes en psychologie, Bergson définissait pour la philosophie des voies nouvelles. Faisant de la pensée une expérience de l'esprit qui va immédiatement à celui-ci comme à son objet, il liait conscience et durée.

Ses contemporains, qui ne s'étaient pas trompés sur son importance et son influence, multiplièrent les distinctions à son égard. Élu dès 1901 à l'Académie des Sciences morales et politiques, entré à l'Académie française en 1914, il reçut en 1928 le prix Nobel de Littérature.



❖ Paul HELBRONNER, membre de l'Académie des Sciences et excellent dessinateur, *Portrait de Henri BERGSON*, 19 janvier 1931, dans *Seconde série de cent cinquante profils de confrères ... vivant à la date du 1er août 1931*. Paris, imprimé pour l'auteur, 1931. 4° N.S. 5939 (2) réserve. Don de l'auteur.

❖ Henri BERGSON, *Cours de philosophie professé en 1884-1885 à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand*. Notes prises par M. GENTILI, alors étudiant à la Faculté des Lettres, devenu professeur de philosophie au collège de Blois. Ms 7564 (1).

❖ Henri BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris, F. Alcan, 1889. Collection « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». Édition commerciale de sa thèse de Lettres (Paris, 1889). 8° N. S. 15471 : envoi autographe à Mme Raffalovich « *hommage de respectueuse sympathie, H. Bergson* ».

❖ Henri BERGSON, *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit ...* Paris, F. Alcan, 1896. Édition originale. Collection « Bibliothèque de philosophie

contemporaine ». 8° N. S. 15470 : envoi autographe à Mme Raffalovich « *hommage de respectueuse amitié, H. Bergson* » (autres exemplaires : 8° N. S. 22330 ; 8° M 2561).

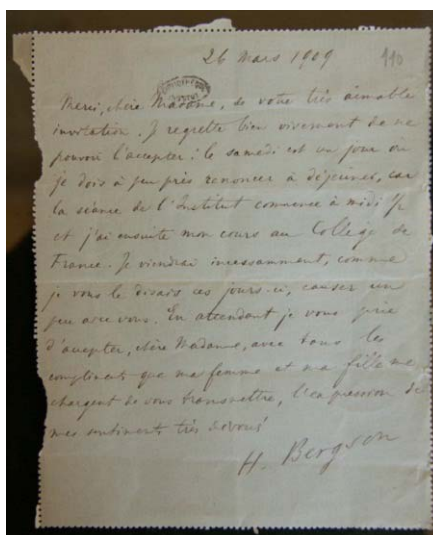
❖ Henri BERGSON, *Le Rire, essai sur la signification du comique*. Paris, F. Alcan, 1900. Édition originale. Collection «Bibliothèque de philosophie contemporaine». In-18. NSd 15790 Réserve. Envoi autographe « *à Monsieur L. Liard, membre de l'Institut, directeur de l'enseignement supérieur, hommage respectueux* ».

❖ Henri BERGSON, *L'Évolution créatrice*. Paris, F. Alcan, 1907. Édition originale. Collection «Bibliothèque de philosophie contemporaine». 8° N. S. 15469. Envoi autographe : « *à Madame M. Raffalovich, hommage de vieille amitié, H. Bergson* » (autres exemplaires : 8° N. S. 7487 ; 8° N. S. 22332).

❖ Henri BERGSON, *Lettres à Marie Raffalovich*. Manuscrits autographes. 1896-1918. Ms 3691.

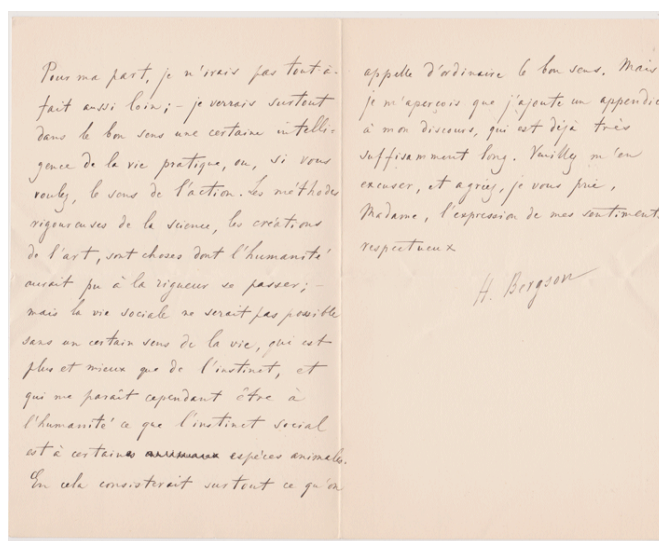
Madame Raffalovich appartenait à une riche famille de banquiers juifs d'Odessa qui avaient fui la Russie après les pogroms. Admiratrice et amie de Claude Bernard, elle recevait régulièrement à son domicile de nombreux artistes et intellectuels, parmi lesquels on comptait Henri Bergson et son épouse. Elle a donné sa correspondance et des livres dédiacés à la Bibliothèque de l'Institut.

- 1^{er} mars 1904. « *Tous mes remerciements, chère Madame, pour l'aimable envoi de votre article sur la correspondance de Taine. Il est si intéressant qu'il me donne envie de lire cette correspondance elle-même, au risque d'y trouver une déception. Je dois vous avouer que je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour l'œuvre de Taine, quoique j'admire son talent d'écrivain. Je lui reproche d'ignorer systématiquement les nuances qui sont pourtant toute la réalité...* »
- 26 mars 1909. « *Merci, Chère Madame, de votre très aimable invitation. Je regrette bien vivement de ne pouvoir l'accepter : le samedi est un jour où je dois à peu près renoncer à déjeuner, car la séance de l'Institut commence à midi 1/2 et j'ai ensuite mon cours au Collège de France...* »



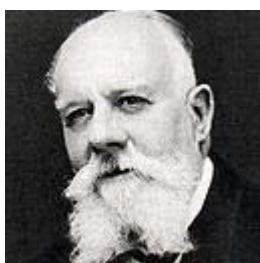
- Bagnères de Bigorre, le 15 août 19... « *Madame, je m'empresse de vous envoyer le discours dont vous parlez [...] La définition que vous proposez du bon sens y ferait entrer le sens esthétique et même l'esprit scientifique ; ce serait comme vous le dites si bien, un cercle magique qui enfermerait les qualités les plus hautes de l'esprit. Pour ma part, je n'irais pas tout à fait aussi loin ; je verrais surtout dans le bon sens une certaine intelligence de la vie pratique, ou, si vous voulez, le sens de l'action. Les méthodes rigoureuses de la science, les créations de l'art, sont choses dont l'humanité aurait pu à la rigueur se passer ; mais la vie*

sociale ne serait pas possible sans un certain sens de la vie, qui est plus et mieux que de l'instinct, et qui me paraît cependant être à l'humanité ce que l'instinct social est à certaines espèces animales. En cela consisterait surtout ce qu'on appelle le bon sens...



14. Édouard LE ROY. 1870-1954. Élu à l'Académie française en 1945. Membre de l'Académie des Sciences depuis 1919.

Philosophe.



Fils d'un armateur du Havre, Édouard Le Roy fut confié pendant toute la durée de ses études secondaires aux bons soins de précepteurs et ne rentra au lycée — à Jeanson-de-Sailly — que pour préparer le concours de l'École normale supérieure, qu'il réussit en 1892. Agrégé de mathématiques en 1895, il obtint en 1898 son doctorat de sciences. Il enseigna ensuite dans plusieurs lycées parisiens, Michelet, Condorcet, Charlemagne, puis devint, en 1909, professeur de mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis.

C'est à cette époque qu'il s'orienta vers la philosophie et la métaphysique. Disciple de Bergson, il fut choisi par le philosophe pour lui succéder à la chaire de philosophie grecque et latine du Collège de France.

Catholique convaincu, Édouard Le Roy développa une pensée philosophique à la confluence des sciences et de la morale. Il s'interrogea notamment, dans une époque où les progrès scientifiques bouleversaient le monde, sur les rapports entre la science et la morale. On lui doit sur le sujet, et dans la mouvance de Bergson, plusieurs ouvrages parmi lesquels : *Une philosophie nouvelle* : Henri Bergson, *L'Exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, *La Pensée intuitive*, *Les Origines humaines et l'évolution de l'intelligence*, *Le Problème de Dieu*, *Introduction à l'étude du problème religieux*.

Édouard Le Roy fut élu à l'Académie française le 12 avril 1945, au fauteuil de son maître Henri Bergson. À peine sortie des tourmentes de la guerre et de l'Occupation, l'Académie siégeait en effectif restreint ; le quorum réglementaire ne fut pas atteint ce jour-là et il n'y eut que seize électeurs pour voter : Édouard Le Roy obtint 12 voix au deuxième tour, contre Pierre Janet et Jean Rivain.

❖ Édouard LE ROY. *Dogme et critique*. Quatrième édition. Paris, Bloud et Cie, 1907. **Collection** « Études de philosophie et de critique religieuse ». NSd 8323 (autre exemplaire : NSd 8324).

❖ Édouard LE ROY. *Une philosophie nouvelle : Henri Bergson*. Paris, F. Alcan, 1912. **Collection** « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». NSd 8322 (éd 1914 : NSd 8210).

❖ Édouard LE ROY. *Le problème de Dieu*. Paris, L'Artisan du livre, 1929. Numéro spécial des : "Cahiers de la quinzaine", 19e série, 11e cahier. NSd 12495 (autre exemplaire : NSd 12678).

❖ Édouard LE ROY. *Essai d'une philosophie première : l'exigence idéaliste et l'exigence morale*. Paris, Presses universitaires de France, 1956-1958. 2 vol. **Collection** Bibliothèque de philosophie contemporaine. Histoire de la philosophie et philosophie générale. Comprend : Vol.1, La pensée ; Vol.2, L'action. 8° N. S. 29301.

❖ Édouard LE ROY. *Les origines humaines et l'évolution de l'intelligence*. Paris, Boivin, 1928. **Collection** « Bibliothèque de la Revue des cours et conférences ». Cours professé au Collège de France en 1927-1928. A paru précédemment dans la "Revue des cours et conférences". NSd 10328 (tome 10).

15. DANIEL-ROPS. 1901-1965. Élu à l'Académie française en 1955.

Homme de lettres.



❖ À gauche : *Portrait photographique de Daniel-Rops*

dans : *Réception de M. Pierre-Henri Simon : discours prononcés dans la séance publique tenue le 9 novembre 1967*. Paris, Palais de l'Institut, 1967. 4° AA 455 B (1967-19).



Daniel- Rops est le pseudonyme qu'Henry Petiot adopta après avoir attribué ce nom à un personnage de l'une de ses premières nouvelles. Né à Épinal, ayant grandi en Savoie, puis à Grenoble où il passa ses licences de droit, d'histoire et de géographie, Daniel-Rops obtint l'agrégation d'histoire et entama une carrière de professeur, qui le conduisit successivement aux lycées de Chambéry, Amiens, Bordeaux, puis au lycée Pasteur de Neuilly. Dès les années 1920, il débuta dans la carrière littéraire : en 1923, il fonda avec Georges Gimel la revue littéraire trimestrielle *Tentatives*, qui parut de 1923 à 1924. Très tôt attiré par la littérature, il développa des activités parallèles d'essayiste et de romancier, publia un essai, *Notre inquiétude* (1927), un roman, *l'Âme obscure* (1929), et de nombreux articles dans diverses publications périodiques, dont *Le Correspondant*, *Notre Temps*, *La Revue des vivants*.

En 1945, il abandonna définitivement l'enseignement, pour se consacrer entièrement à l'écriture. Ses romans : *Mort, où est ta victoire ?* (1934), *L'Épée de feu* (1939), tout autant que ses essais : *Le Monde sans âme* (1930), *Rimbaud, le drame spirituel* (1935), *Pascal et notre cœur*,

Par-delà notre nuit, Réflexions sur la volonté, Histoire sainte, Jésus en son temps, Mystiques de France, etc., révèlent un écrivain catholique préoccupé d'accorder la tradition religieuse à l'évolution de l'esprit moderne.

Daniel-Rops était sans doute l'écrivain le plus lu dans les milieux catholiques de la France d'après-guerre, ayant écrit une vingtaine d'ouvrages centrés sur l'histoire du catholicisme. Possédant une grande connaissance des Écritures et des textes sacrés, Daniel-Rops entendait, en vulgarisateur, ouvrir les chemins de la foi au plus grand nombre. On lui doit en particulier une *Histoire de l'Église du Christ*, en neuf volumes. Après la guerre, Daniel-Rops fut, de 1948 à sa mort, directeur de la revue *Ecclesia*.

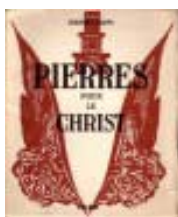
❖ DANIEL-ROPS, *L'âme obscure*. Paris, Plon, 1929. NSd 18548.

❖ DANIEL-ROPS, *Deux hommes en moi*. Paris, Plon, 1930. NSd 18546. Prix Gringoire 1930.



❖ DANIEL-ROPS, *Mort, où est ta victoire ? Roman*. Paris, Plon, 1934. 8° N. S. 26788.

❖ DANIEL-ROPS, *La Misère et nous*. Paris, Bernard Grasset, 1935 (20 février 1936.) In-16. NSd 15107.



❖ DANIEL-ROPS, *Pierres pour le Christ*. Bois gravés de Ch. GILBERT. Liège, éditions Solédi, 1949. In-8°. N° 26/3000. 8° N. S. 26789.



❖ DANIEL-ROPS, *L'Épée de feu*. Photographies de Denise André-Baudeau. Paris, Plon, 1948. 8°N. S. 26791.

❖ *Portrait de DANIEL-ROPS* par Henri de NOLHAC, fils de l'historien Pierre de Nolhac.

En frontispice de : *Une épée académique : 21 février 1956*. Plaquette tirée à 1500 exemplaires et réservée aux souscripteurs, réunissant les discours prononcés à l'occasion de la remise d'épée de Daniel-Rops. 8° N. S. Br. 636 (D).



❖ DANIEL-ROPS, *L'Église des apôtres et des martyrs*, 1948. Nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur en décembre 1954. Paris, Fayard, 1954. Tome 1 de *l'Histoire de l'Église du Christ* en 6 volumes. Collection « Les Grandes études historiques ». NSd 18556 (1).

Contient le fac-similé réduit d'une lettre du cardinal Giovanni Battista Montini (futur pape Paul VI), substitut à la secrétairerie d'État du pape Pie XII, à Daniel-Rops, Vatican, 30 sept. 1948 : « *Cher Monsieur, Je suis heureux de vous accuser réception, de la part de Sa Sainteté, de l'exemplaire élégamment imprimé et filialement dédié que vous lui avez fait parvenir récemment de votre dernier ouvrage « L'Église des apôtres et des martyrs ». Sa Sainteté ne peut que se réjouir de vous voir prendre ainsi, avec un sens aigu des besoins de notre époque, la suite de ces « Apologues » de la primitive Église auxquels vous consacrez des pages pertinentes de votre livre...* »

❖ Josette HÉBERT-COËFFIN, **Portrait en médaille de Daniel-Rops, de trois-quarts à droite**. Bronze. Diam. 6,6 cm. Objet 686.

Au revers : deux mains jointes, une croix et un texte d'offertoire : « *Si tu n'as rien d'autre à offrir au Seigneur, présente-lui seulement tes travaux et tes peines. À beaucoup d'hommes, il a coûté beaucoup d'efforts ce morceau de pain qui repose là, sur la patène. Si ta main est vide et ta bouche douloureusement sèche, offre ton cœur blessé, tout ce que tu as souffert.* »



16. Pierre-Henri SIMON. 1903-1972. Élu à l'Académie française en 1966.

Essayiste, historien, romancier.



Né à Saint-Fort-sur-Gironde (Charente-Maritime) d'un père notaire, Pierre-Henri Simon, après des études de lettres supérieures à Louis-le-Grand, entra à l'École normale supérieure en 1923. Professeur aux lycées de Saint-Quentin et de Chartres, il fut nommé en 1928 à la chaire de littérature française de l'université catholique de Lille. Il devait par la suite choisir d'enseigner à l'étranger, d'abord à l'École des Hautes Études de Gand, puis, de 1949 à 1963, à la faculté de lettres de Fribourg.

Il publia son premier roman, *Les Valentin*, en 1931, et s'orienta vers une carrière d'intellectuel engagé : collaborateur à *Esprit*, à *Sept* et à *Temps présent*, il faisait paraître en 1936 un pamphlet intitulé *Les Catholiques, la politique et l'argent*.

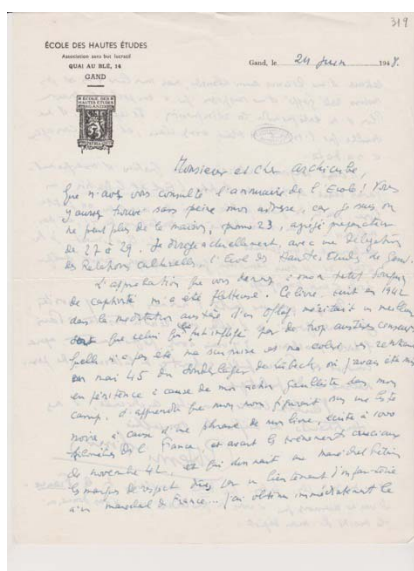
Fait prisonnier en juin 1940, il passa la guerre dans un oflag à Nuremberg, puis au camp de représailles de Lubeck. Révolté, pendant la guerre d'Algérie, par les méthodes des militaires français contre les terroristes algériens, il publia en 1957 son célèbre *Contre la torture*, dont le retentissement fut large. En 1961 enfin, il était appelé par Hubert Beuve-Méry pour tenir le feuilleton littéraire du *Monde*.





L'œuvre littéraire de Pierre-Henri Simon est tout à la fois celle d'un essayiste (*Destin de la personne humaine, La France à la recherche d'une conscience, L'Homme en procès, Définitions pour servir l'amitié française, L'Esprit et l'histoire, La France a la fièvre, L'École entre l'Église et la République, Ce que je crois, Pour un garçon de vingt ans, Questions aux savants*), d'un critique littéraire (*Mauriac par lui-même, Georges Duhamel, Histoire de la Littérature française du XX^e siècle, Théâtre et Destin, Présence de Camus, Le Domaine héroïque des lettres françaises*) et d'un poète et romancier (*Recours au poème, Chant du captif, L'Affût, Les Raisins verts, Celle qui est né un dimanche, Elsinfor, Les Regrets et les Jours, Portrait d'un officier, la trilogie de Figures à Cordouan : I. Le Somnambule —II. Histoire d'un bonheur —III. La Sagesse du soir, Les Hommes ne veulent pas mourir*).

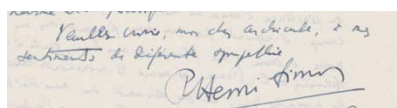
❖ Pierre-Henri SIMON, *Lettres à Jérôme CARCOPINO, membre de l'Académie française*. Manuscrits autographes. Ms 7168. Fonds Carcopino.



24 juin 1948. Papier à en-tête de l'École des hautes études, Association sans but lucratif, Gand. « Monsieur et cher Archicube, Que n'avez-vous consulté l'annuaire de l'École ! Vous y auriez trouvé sans peine mon adresse, car je suis on ne peut plus de la maison, promo 23, agrégé préparateur de 27 à 29. Je dirige actuellement, avec une délégation des Relations culturelles, l'École des hautes études de Gand.

L'approbation que vous donnez à mon petit bouquin de captivité m'a été flatteuse. Ce livre², écrit en 1942 dans la méditation austère d'un oflag, méritait un meilleur sort que celui qui lui fut infligé par de trop austères censeurs. Quelle n'a pas été ma surprise et ma colère en rentrant en mai 45 du Sonderlager de Lübeck, où j'avais été mis en pénitence à cause de mon action gaulliste dans mon camp, d'apprendre que mon nom figurait sur une liste noire, à cause d'une phrase de mon livre, écrite à 1000 km de la France, et avant les événements cruciaux de novembre 42 et qui donnait au maréchal Pétain les marques de respect dues par un lieutenant d'infanterie à un maréchal de France... J'ai obtenu immédiatement le retrait d'une décision aussi absurde, mais mon livre n'en est pas moins resté frappé d'une suspicion qui a empêché la maison Plon d'en entreprendre la réimpression. Et cependant, il me semble que l'esprit en était assez clair, et même courageux à sa date...

Veillez croire, mon cher archicube, à mes sentiments de déférente sympathie, P. Henri Simon. » F. 319.



² *La France à la recherche d'une conscience*, Plon, 1945. Collection présence.



-Carte postale du portail roman de l'église de Saint-Fort sur Gironde (Charente-Maritime), ville natale de P.-H. Simon. 29 août 1963.

« *Cher Monsieur, à l'ombre de mon vieux porche roman, dans ma Saintonge pleine d'histoire, je vous adresse tous mes remerciements pour votre aimable lettre...* » F. 320.

- 15 octobre 1966. « *Cher Maître, Me voici donc candidat à un siège de votre compagnie : celui de Daniel-Rops. Ce fut un ami de ma jeunesse, un bon confrère en littérature de quarante années, et, si une majorité me désigne, j'espère que je saurais parler dignement de lui. En tout cas, cette candidature me vaut l'honneur de vous demander audience...* » F. 321.

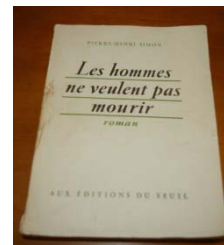
❖ Pierre-Henri SIMON, ***La France à la recherche d'une conscience***. Paris, Plon, 1944. Collection "Présences". Grand prix des écrivains prisonniers décerné par la Société des gens de lettres. In-12 G. Karaiskakis 630.

❖ Pierre-Henri SIMON, ***L'affût : roman***. Paris, Éd. du Seuil, 1946. Collection "Sèves". NSd 21580 (n° 1).

❖ Pierre-Henri SIMON, ***Les raisins verts***. Roman. Paris, Éditions du Seuil, 1950. NSd 21581.

❖ Pierre-Henri SIMON, ***Témoins de l'homme : la condition humaine dans la littérature contemporaine***. Paris, A. Colin, 1951. Collection « Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques » ; 25. Édition remaniée du cours professé à l'Institut d'études politiques de l'Université de Paris, en 1950-1951. 8° N. S. 25222 (n° 25).

❖ Pierre-Henri SIMON, ***Les Hommes ne veulent pas mourir***. Roman. Paris, Éditions du Seuil, 1953. NSd 18248.



❖ Pierre-Henri SIMON, ***Portrait d'un officier***. Récit. Paris, Éditions du Seuil, 1958. NSd 18248.

❖ Pierre-Henri SIMON, ***Le somnambule***. Roman. Paris, Éditions du Seuil, 1960. Collection « Figures à Cordouan » ; 1. 8° N. S. 32750.

❖ Pierre-Henri SIMON, ***Histoire d'un bonheur***. Roman. Paris, Éditions du Seuil, 1965. Collection « Figures à Cordouan » ; 2. 8° N. S. 32750.



❖ Pierre-Henri SIMON, ***La Sagesse du soir***. Roman. Paris, Éditions du Seuil, 1971. Collection « Figures à Cordouan » ; 3. 8° N. S. 32750 (n° 3).

Envoi autographe « *Pour la Bibliothèque de l'Institut et hommage à mes confrères.* »

❖ Anonyme. **Portrait en médaille de Pierre-Henri SIMON** « de l'Académie française », de profil à gauche, en costume d'académicien. Bronze. Diam. 7 cm. Objet 1039.

Au revers : une colombe devant une église romane et la phrase « *Vidi spiritum descendentem quasi columbam* »



17. André ROUSSIN. 1911-1987.

Élu à l'Académie française en 1973.

Acteur, auteur dramatique.



❖ Portrait photographique d'André ROUSSIN dans : **Réception de M. André Roussin : discours prononcés le 2 mai 1974 ...** par André Roussin et Jean-Jacques Gautier. Académie française. Paris, Institut de France, 1974. 4° AA 255 B (1974-5).

André Roussin, né à Marseille d'une famille de magistrats et d'industriels, manifesta très tôt un penchant artistique. Sa première passion, enfant, fut le violon, qu'il abandonna à 15 ans pour l'art dramatique. À la fin de sa vie, il se consacra avec tout autant d'enthousiasme à la peinture : « *J'étais un peintre du dimanche qui peignait sept jours par semaine* », écrivit-il.

Jean-Jacques Gautier, qui le reçut sous la Coupole rapporta une appréciation de son maître d'études : « *André fait partie des bons en récréation* » et son père disait : « *Mon fils a une double ambition : être dernier de la classe et devenir Napoléon. Pour la première ambition je pense qu'il n'y aura aucun problème, pour la seconde je ne suis pas sûr de vivre jusqu'au sacre* ».

Après le baccalauréat, ni la faculté de droit, ni la faculté des lettres ne surent retenir le jeune Roussin qui arrêta bientôt ses études. Ses premiers succès, en qualité d'acteur dans des spectacles d'amateurs, l'incitaient plutôt à devenir comédien. Il entra, comme acteur et co-directeur, dans la Compagnie du Rideau Gris, fondée à Marseille par Louis Ducreux dans le sillage du Cartel (Jouvet, Dullin Baty, Pitoëff), alors âgé de vingt ans. Pendant douze ans, André Roussin tint les principaux rôles dans les cinquante spectacles montés par la troupe au cours de cette période.

Après l'armistice de 1940, il monta, grâce à un petit héritage, sa première pièce: *Am Stram Gram*, qui fut jouée en zone libre, avant de voir le jour en 1944 à Paris. Il en fut de même pour la seconde comédie *Une grande fille toute simple* créée à Cannes en 1942 et à Paris en 1945. En 1947 éclata le triomphe de *La Petite Hutte* qui fut représentée 1 500 fois au théâtre des Nouveautés, et connut un succès international.

Pendant les années qui suivirent, les pièces d'André Roussin connurent pour la plupart un grand succès. Ainsi *Bobosse*, créée en 1950 et que François Perier interpréta deux années de suite, et *Lorsque l'enfant paraît*, présentée au théâtre des Nouveautés en 1951 en remplacement de *La Petite Hutte*. Ses pièces suivantes reçurent aussi les faveurs du public mais devinrent plus rares après 1963. Tenant du théâtre de divertissement de qualité, André Roussin dû polémiquer avec ses contempteurs. Dans un article intitulé *Nous les maudits du théâtre* (*Figaro littéraire*, février 1965), il écrit : « *Depuis vingt ans on attend donc le théâtre destiné à remplacer le théâtre bourgeois déclaré mort. Et depuis vingt ans, chaque saison voit un, deux ou trois triomphes de ce théâtre-là, mais aucun de son remplaçant... et pourtant nous sommes condamnés, placés au ban du théâtre. Bourgeoises, nos pièces n'appartiennent plus au patrimoine culturel de notre pays. Nos comédies sont jouées en Amérique,*

dans des théâtres de 3.000 places, mais elles sont indignes, comme pièces bourgeoises, de faire rire le peuple de chez nous. Un interdit les frappe. Marivaux et Feydeau sont culturels, mais les comédies de notre temps ne franchissent pas les portes des nouveaux temples de l'Art Dramatique. On purge bébé c'est la culture. Topaze, Le sexe faible ou Jean de la lune c'est le théâtre bourgeois auquel le peuple n'aura pas droit. Telle est la politique culturelle du théâtre en l'an de grâce 1965 ».

Dans son discours de réception à l'Académie, en 1974, il souligne la portée de son élection : « Pour la seconde fois seulement depuis que l'Académie française existe vous avez ouvert ses portes à un auteur qui commença par être comédien et qui après avoir joué les pièces des autres joua régulièrement les siennes. Vous avez admis qu'un acteur franchît votre seuil quand ce métier-là empêcha Molière, Sacha Guitry, Jean Sarment et certainement beaucoup d'autres, de goûter à l'honneur que vous m'offrez aujourd'hui. Eh bien votre hommage au rire et au divertissement d'une part, et d'autre part votre coup de balai au préjugé tri-centenaire entâchant le métier de comédien, prouvent hautement que votre âge véritable est celui du non-conformisme, de la vitalité, et de l'indépendance. »

André Roussin écrivit plus de trente pièces dont les sujets débordent les arguments habituels du théâtre de boulevard pour évoquer des sujets rarement exposés, où l'auteur fait valoir des vues progressistes pour son époque. Ainsi *Les Œufs de l'autruche* évoque l'homosexualité, *Lorsque l'enfant paraît* aborde le thème de l'avortement, rarement traité dans le théâtre des années 1950. Dans un souci de suivre les évolutions des mœurs et de l'opinion, il a revu et adapté certaines de ses pièces en en modifiant les textes ou les intrigues.

❖ André ROUSSIN, *Rideau gris et habit vert*. Paris, Albin Michel, 1983. 8° NS 35855 (2).

« J'ai dit qu'en 1964, ma visite à Jean Rostand était de candidature. On a l'habitude d'expliquer dans ce cas-là, que plusieurs amis « vous ont convaincu » de vous présenter à la succession de ... En ce qui me concerne, c'est strictement exact. Contrairement à Jean Dutourd, qui dit avoir rêvé à l'Académie française dès l'âge de dix ans, je puis affirmer qu'à dix ans j'avais en tête bien d'autres jeux que l'Académie, et je me demande si je connaissais même son existence. Plus tard, devenu acteur, je n'avais aucune raison de l'envisager davantage. Auteur, je n'y pensais pas non plus parce que je jouais encore la comédie. Ce fut donc effectivement « parce que plusieurs amis », etc. Ces amis étaient Marcel Pagnol, Marcel Achard, René Clair ou Maurice Garçon que je connaissais de longue date, mais aussi Pasteur Vallery-Radot, André Maurois, Jérôme Carcopino, Maurice Genevoix, Pierre Gaxotte ou Daniel-Rops que je connaissais peu ou pas, mais qui aimaient mes pièces, me le faisaient savoir et « finirent par me convaincre de me présenter à la succession d'Henry Bordeaux ».

Le premier qui me parla sérieusement de ma candidature possible fut le professeur Pasteur Vallery-Radot. Il adorait le théâtre et voyait toutes les pièces. Je lui opposai que je voulais éventuellement pouvoir jouer encore et que l'Académie l'avait refusé à Sacha Guitry.

– Aucun article de nos statuts n'interdit de monter sur la scène, me répondit-il. D'ailleurs au XVIII^e siècle, Destouches était comme vous auteur acteur, et il fut académicien... » André Roussin ne fut pas élu lors de cette élection et attendit neuf ans avant de se représenter (p.252).

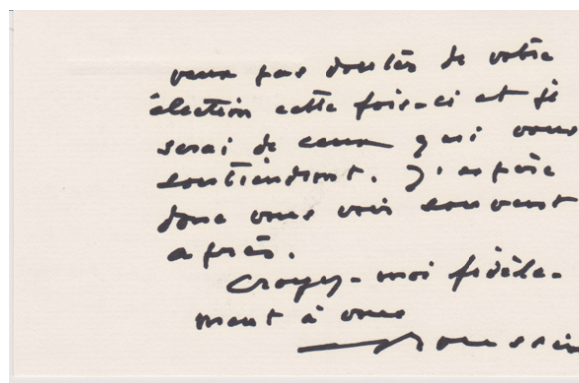
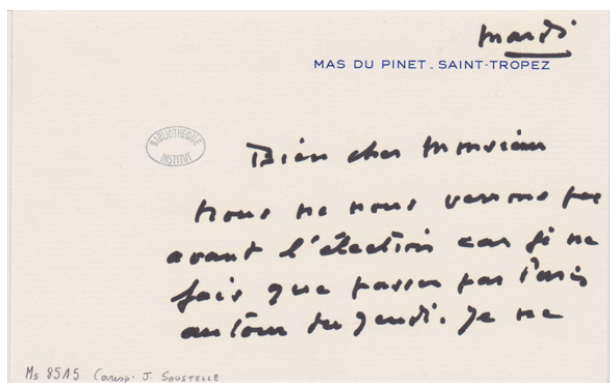
Il avait déclaré avant son élection : « Si je suis élu, je serai immortel ; si je suis battu, je n'en mourrai pas ».

❖ André ROUSSIN publia ses pièces chez l'éditeur Calmann Lévy. 8 N.S. 44256.

Comédies d'amour, 1959. *Comédies de fantaisie*, 1960. *Comédies conjugales*, 1961. *Comédies de la scène et de la ville*, 1962. *Comédies dramatiques*, 1964. *Comédies du mensonge et de la vérité*, 1967. *Comédies bourgeoises*, 1982. *Comédies de famille*, 1985.

❖ André ROUSSIN, *Carte à Jacques Soustelle à l'occasion de l'élection de ce dernier à l'Académie française* (1983), Manuscrit autographe. Ms 8515. Fonds Soustelle.

Mas du Pinet. Saint-Tropez. « Mardi. Bien cher Monsieur, Nous ne nous verrons pas avant l'élection car je ne fais que passer par Paris autour de jeudi. Je ne pense pas douter de votre élection cette fois-ci et je serai de ceux qui vous soutiendront. J'espère donc vous voir souvent après. Croyez-moi fidèlement à vous, André Roussin. » Voir ci-dessous.



18. Jacqueline de ROMILLY. 1913-2010. Éluë membre de l'Académie française en 1988 et membre de l'Académie Inscriptions et Belles-Lettres dès 1975. Helléniste, professeur, femme de lettres.



Née à Chartres, Jacqueline de Romilly – dont le père périt à la Guerre de 14-18 – fit de brillantes études à Paris, au lycée Molière (lauréate du Concours général, la première année où les filles pouvaient concourir), à Louis-le-Grand, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (1933), à la Sorbonne. Agrégée de lettres, docteur ès lettres, elle enseigna quelques années dans des lycées, puis devint professeur de langue et littérature grecques à l'université de Lille (1949-1957) et à la Sorbonne (1957-1973), avant d'être nommée professeur au Collège de France en 1973 (chaire : *La Grèce et la formation de la pensée morale et politique*).

Du début à la fin, elle s'est consacrée à la littérature grecque ancienne, écrivant et enseignant soit sur les auteurs de l'époque classique (comme Thucydide et les tragiques) soit sur l'histoire des idées et leur analyse progressive dans la pensée grecque (ainsi la loi, la démocratie, la douceur, etc.). Elle a également écrit sur l'enseignement. Quelques livres sortent de ce cadre professionnel ou humaniste : un livre sur la Provence, paru en 1987, et un roman, paru en 1990, ainsi que quatre volumes de nouvelles.

Après avoir été la première femme professeur au Collège de France, Jacqueline de Romilly a été la première femme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1975) et a présidé cette Académie pour l'année 1987.

Elle était membre correspondant, ou étranger, de diverses académies : Académie du Danemark, British Academy, Académies de Vienne, d'Athènes, de Bavière, des Pays-Bas, de Naples, de Turin, de Gênes, American Academy of Arts and Sciences, ainsi que de plusieurs académies de province ; et docteur *honoris causa* des universités d'Oxford, d'Athènes, de Dublin, de Heidelberg, de Montréal et de Yale University ; elle appartient à l'ordre autrichien « Ehrenzeichen für Wissenschaft und Kunst », reçu, en 1995, la nationalité grecque à titre honorifique.



- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Thucydide et l'impérialisme athénien : la pensée de l'historien et la genèse de l'œuvre* ... Paris, Les Belles Lettres, 1947. 8° N. S. 14436 (n° 24). Collection des études anciennes. Texte remanié de thèse de doctorat (Lettres, Paris, 1947).
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *"Patience, mon coeur" : l'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique*. Paris, les Belles Lettres, 1984. Collection d'études anciennes. 2^e tirage de l'édition 1984. 8 N.S. 14436 (122).
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Pourquoi la Grèce ?* Paris, Éditions de Fallois, 1992. 8°N.S. 45387.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *La modernité d'Euripide*. Paris, Presses universitaires de France, 1986. 8° AA 9441 (2).
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Alcibiade ou Les dangers de l'ambition*. Paris, Éditions de Fallois, 1995. 8° N.S. 46336.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Jeux de lumière sur l'Hellade*. Vignettes de Georges BRAQUE. Saint-Clément-la-Rivière, Fata Morgana, 1996. 8°N.S. Br. 1040 (H).
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *La Grèce antique contre la violence*. Paris, Éditions de Fallois, 2000. 8° N.S. 48051.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *De la flûte à la lyre*. Illustrations d'André DERAÏN. Fontfroide-le-Haut, Fata Morgana, 2004. 8° N.S. 49879.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *La grandeur de l'homme au siècle de Périclès*. Paris, Éditions de Fallois, 2010. 8° N. S. 52563.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Les Oeufs de Pâques*. Nouvelles. Paris, Éditions de Fallois, 1993. 8°N.S. 45693.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Lettre aux parents sur les choix scolaires*. Paris, Éditions de Fallois, 1993. 8° N.S. 45862.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Laisse flotter les rubans*. Nouvelles. Paris, Éditions de Fallois, 1999. 8° N.S. 47663.



- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Les Roses de la solitude*. Paris, Éditions de Fallois, 2006. NSd 25310.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Le sourire innombrable*. Paris, Éditions de Fallois, 2008. NSd 25408.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Jeanne*. Paris, Éditions de Fallois, 2011. 8° N. S. 52825.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Ce que je crois*. Paris, Éditions de Fallois, 2012. 8° N.S. 53156.
- ❖ Jacqueline de ROMILLY, *Rencontre : roman*. Paris, Éditions de Fallois, 2013. 8° N. S. 53533.

19. Jules HOFFMANN. Né en 1941- Élu membre de l'Académie française en 2012 et de l'Académie des Sciences en 1992.

Biologiste.



Né le 2 août 1941 à Echternach (Grand-duché de Luxembourg), Jules HOFFMANN est docteur ès sciences naturelles (Luxembourg, 1963) et docteur ès sciences (Strasbourg, 1969). Chercheur au CNRS depuis 1964, il est directeur de recherche émérite, professeur de biologie intégrative à l'Institut d'Études avancées de l'Université de Strasbourg, chef d'équipe de recherche sur la phylogénèse de la réponse inflammatoire.

Élu correspondant à l'Académie des Sciences le 11 mai 1987, puis membre le 26 octobre 1992, section Biologie intégrative, il en fut le président en 2007-2008.

Jules Hoffmann a reçu la Médaille d'or du CNRS (2011) et fut lauréat du Prix Nobel de physiologie ou médecine (2011) conjointement avec B. Beutler (États-Unis) et R. Steinman (Canada). Il a consacré ses travaux à l'endocrinologie et à l'immunologie des insectes. En montrant la grande conservation des mécanismes de défense innée entre l'insecte et l'homme, ses recherches ont largement contribué au regain de l'intérêt des immunologistes dans ce domaine.

Jules Hoffmann s'est d'abord intéressé au contrôle neuroendocrine du développement et de la reproduction des insectes. Ses recherches, menées à l'interface entre la chimie et la biologie, ont porté sur la voie de biosynthèse et le métabolisme de l'ecdysone, hormone stéroïde contrôlant la mue des insectes. Ces travaux ont conduit à la découverte d'un apport maternel d'ecdysone à l'embryon sous forme de phosphoconjugués et à la compréhension de leur fonction dans les cuticulogénèses embryonnaires.

Par la suite, Jules Hoffmann et ses collaborateurs se sont intéressés aux réponses antimicrobiennes des insectes. Ils ont isolé et caractérisé une centaine de peptides antimicrobiens inductibles chez les insectes blessés et ont analysé, chez la drosophile, le contrôle de l'expression de ces gènes au cours de la réponse immunitaire. Les recherches ont permis l'identification des récepteurs de l'infection, dont le récepteur Toll, et la caractérisation des voies de signalisation intracellulaires qui contrôlent l'expression des gènes effecteurs. L'ensemble de ces recherches a établi la drosophile comme un modèle de l'immunité innée et a contribué de façon significative à des avancées dans la compréhension de la réponse immunitaire innée des mammifères et notamment à la découverte chez l'homme des récepteurs Toll-like (TLR) de la réponse innée. Les travaux de son laboratoire sont actuellement étendus aux réactions antivirales de la drosophile et aux défenses antiparasitaires de l'anophèle, vecteur du paludisme.



Exposition réalisée par Mireille Pastoureau, directeur de la Bibliothèque de l'Institut, avec le concours de toute l'équipe de la bibliothèque.

Mise en vitrines : Ghislaine Vanier, magasinier principal.

Catalogue illustré téléchargeable sur le site de la bibliothèque :

www.bibliotheque-institutdefrance.fr